

25th Hour
Le traumatisme new-yorkais
25th Hour, États-Unis 2002, 135 minutes

Pascal Grenier

Numéro 224, mars-avril 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48379ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2003). Compte rendu de [25th Hour : le traumatisme new-yorkais / 25th Hour, États-Unis 2002, 135 minutes]. *Séquences*, (224), 41–41.



Un constat pessimiste transcendé par l'émotion de chacun des personnages

25TH HOUR

Le traumatisme new-yorkais

Après le mauvais **Bamboozled**, Spike Lee retrouve une certaine finesse avec ce nouveau film. Pour une rare fois, le cinéaste met au rancart les tensions raciales explosives afin de dresser avec sensibilité le portrait de Monty Brogan. On suit le parcours de ce vendeur de drogue lors de sa dernière journée avant sa peine de sept ans en prison. Cette journée est non seulement l'occasion pour Monty de passer une dernière soirée avec ses deux copains d'enfance, mais également de prendre des décisions qui risquent de changer le cours de son destin.

Le film ne fait pas de quartier concernant la dénonciation du milieu carcéral auquel le personnage principal est condamné à faire face. Un milieu dépeint littéralement comme un enfer pour tous ceux qui doivent passer par là. C'est justement de cet *enfer* que le personnage de Monty a peur et face auquel il se sent vulnérable. Contrairement aux films précédents de Lee, le constat évidemment pessimiste est ici transcendé par l'émotion que dégage chacun des personnages et non plus par la simple virtuosité de la mise en scène. Le cinéaste semble plus attentif à ses personnages qu'à l'accoutumée et il laisse le temps aux acteurs de s'exprimer et de laisser passer une émotion vive. On pense notamment aux seconds rôles comme Jakob et Frank, amis de Monty, fort bien incarnés par Philip Seymour Hoffman et Barry Pepper (lui, une véritable découverte). Aussi surprenante est la comédienne Rosario Dawson qui incarne le rôle difficile de Naturelle, la copine de Monty.

Dans un autre ordre d'idées, on peut voir ce film comme une immense métaphore sur les attentats du 11 septembre 2001 et ses effets dévastateurs sur la population de New York en général. C'est d'ailleurs ce qui a semblé le plus important pour le cinéaste dans

ce scénario de David Benioff, qui relègue au second plan tout le suspense relatif à l'identité du mouchard qui a livré Monty au policier. D'abord, tout au long du générique, il y a ces deux faisceaux de lumière bleutée qui illuminent le ciel à l'endroit où se trouvaient les défunctes tours jumelles. James, le père de Monty, est un pompier et la caméra insiste sur une photo de son père et de quelques collègues pompiers lors de la clôture d'une séquence. En introduisant le personnage de Frank, il est fait mention des répercussions économiques de la tragédie sur la population new-yorkaise et son taux de chômage en croissance. De plus, on y trouve des références à Oussama Ben Laden à quelques occasions dans le film. Dans une scène clé du film, dans l'appartement de Frank, situé tout près de Ground Zero, Jakob et Frank spéculent sur le sort qui attend Monty. Lors de cette discussion, Frank insiste sur le fait que si Monty se retrouve en prison, ce ne sera plus jamais la même chose par la

suite, c'est-à-dire même à sa sortie de prison sept ans plus tard. Alors, un vrombissement sonore s'accroît et la caméra effectue une plongée sur le défunt emplacement du World Trade Center. Finalement, à la toute fin, le visage tuméfié, Monty rêve qu'il fuit dans un autre État et y vit des jours heureux, comme si le fait d'avoir vécu dans une autre ville que New York modifie en quelque sorte son sort. Cette séquence montre clairement les effets post-traumatiques des attentats terroristes sur les citoyens de Manhattan, marqués à jamais par cette tragédie.

Si la mise en scène est moins démonstrative et le rythme moins vivant et alerte que les précédents films du cinéaste, on retrouve cependant certains morceaux de bravoure. Par exemple, la scène du miroir dans les toilettes : là, Monty vomit littéralement sa haine envers la population complète de New York (Sikhs, chauffeurs de taxis pakistanais, Italiens, homosexuels, coursiers de Wall Street, riches banlieusards, terroristes arabes, etc.), littéralement passée à tabac avant que le héros s'accuse lui-même de tous les maux. C'est une séquence brillamment montée. Ou encore ces travellings arrière dans lesquels les personnages donnent l'impression de flotter dans les airs tout en se déplaçant tranquillement dans l'espace filmique. Également, on ne peut qu'admirer le travail de montage sonore du film où, lors de certaines séquences, les voix, les sons et la musique sont en parfaite harmonie avec les images, et proviennent de tous les coins de la salle de cinéma.

Pascal Grenier

■ États-Unis 2002, 135 minutes — Réal. : Spike Lee — Scén. : David Benioff, d'après son roman — Photo : Rodrigo Prieto — Mont. : Barry Alexander Brown — Mus. : Terence Blanchard — Son : Todd Bozung — Cost. : Sandra Hernandez — Déc. : James Chinlund — Int. : Edward Norton (Monty Brogan), Philip Seymour Hoffman (Jakob Elinsky), Barry Pepper (Frank Slaughtery), Rosario Dawson (Naturelle Rivera), Anna Paquin (Mary D'Annunzio), Brian Cox (James Brogan) — Prod. : Tobey Maguire, Jon Kilik, Spike Lee, Julia Chasman — Dist. : Touchstone Pictures.